
M A N U S C R I T

AFFAIRE DE FAMILLE

de Maria Laina

traduit du grec par Michel Volkovitch

cote : GRE16D1048

Date/année d'écriture de la pièce : 2007
Date/année de traduction de la pièce : 2015



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

PERSONNAGES

LE VIEUX

LA MÈRE

Ses trois enfants :

PHIL, homme dans les quarante-cinq ans, mort

MÀRSA, femme dans les quarante-cinq ans

ÀLEX, homme dans les cinquante ans

SÌLIA, femme d'Alex, du même âge que lui à peu près.

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Noir. On entend la voix d'une vieille femme.

VOIX. — La solitude est une main qui te prend à la gorge !

La scène s'éclaire lentement.

Quand tu te retrouves avec les autres, eux aussi tu les prends à la gorge ! Avec cette main, la même. Sans politesses. (*silence*) Et ils s'assoient. (*silence*) Ils s'assoient parce que c'est des froussards. Ils ont même peur d'ouvrir la porte. (*bref silence*) Tant mieux. Personne n'entrera et, sûrement, personne ne sortira.

La scène est partiellement éclairée.

On aperçoit une femme, pas nécessairement vieille, assise dans un fauteuil à bascule. Vêtue de couleurs vives, elle tient une canne précieuse. Près d'elle, sur une petite table, un verre de vin et des poissons rouges dans un aquarium. Elle a l'air méchant et légèrement rêveur. Elle prend la canne dans sa main gauche et de la main droite elle lève son verre comme pour porter un toast.

Nous sommes ici réunis en ce jour pour fêter ma mort !

La scène à présent est totalement éclairée.

Un grand séjour au mobilier ancien. PHIL est assis à la table, dans une lumière froide. Pendant tout l'acte, il parlera de façon distante. La porte s'ouvre. Entrent ÀLEX, SÌLIA et MÀRSA. À leurs vêtements on devine qu'ils viennent du dehors. Les voyant, PHIL se lève et se retire dans un coin de la scène. L'éclairage froid le suit. Les autres semblent ne pas le voir. Ils ôtent leurs manteaux ou leurs imperméables et s'assoient ou restent debout en divers points de la pièce, en même temps ou non. La MÈRE leur jette à peine un regard.

MÈRE. — Celui qui sait quelque chose, qu'il parle tout de suite, ou alors qu'il se taise pour toujours. Lui, il est mort. Rien ne me le rappelle. Ni un corps ni la maison. La mort des autres est presque toujours la mort d'étrangers. Les larmes, le deuil, sont le mensonge sur lequel nous sommes tous tombés d'accord. En fait il s'agit d'un triomphe. Le seul

triomphe de la chair périssable. (*Elle frappe le sol de sa canne*) De la chair encore vivante. Vivante encore.

Long silence.

MÈRE. — En vieillissant on reste seul... La bonté des autres est presque toujours la bonté d'étrangers.

MÀRSA. — Personne ne croit que nous sommes parents.

MÈRE. — (*s'animant*) On ne dira pas les noms. Un nom te poursuit toute ta vie, et le plus souvent il n'est même pas assorti. Tu entends Alèxis, tu vois Yànnis — et encore, il y a pire. Tout le monde est là ?

SÌLIA. — Je la déteste !

MÈRE. — Ça, on verra.

ÀLEX. — Je te sers à boire ?

MÈRE. — C'est merveilleux ! Ce genre de soirée, tout le monde en rêve ! (*Elle montre avec sa canne*) J'ai mis des fruits secs un peu partout. Les boissons, vous savez où les trouver. Faites comme chez vous — si l'on peut dire.

ÀLEX. — (*à sa femme*) Ne dis rien. C'est elle qui racontera ses histoires.

SÌLIA. — (*Elle étend le bras et prend des fruits secs dans un bol. ÀLEX, derrière le bar dans le coin, se verse du whisky*) Quand tu la boucles, on te garde.

MÈRE. — Au contraire.

ÀLEX *met des glaçons dans son verre.*

SÌLIA. — (*à son mari ou à la MÈRE, on ne sait*) Ne dis rien.

MÀRSA. — Ça va durer jusqu'à quand ?

SÌLIA. — Je ne pense pas que cela vaille la peine qu'on s'en occupe.

MÀRSA. — Très juste ! Nous avons toujours une bonne raison. (*silence, changement de voix*) Comme bonne raison, il y a les nécessités du jour.

MÈRE. — (*sèchement*) Les nécessités du jour n'ont pas de fin. Tout a une fin, sauf les nécessités du jour.

SÌLIA. — Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Des actes, enfin.

ÀLEX. — (*buvant sans arrêt*) Une souris dans le fromage.

MÈRE. — Un piège pour la souris.

ÀLEX. — (*Assis quelque part, il se lève et fait les cent pas*) Allons donc. Elle ne mourra pas. Elle nous a fait venir ici pour autre chose. Elle se régale ! Elle raconte et reraconte ses histoires. Comment veux-tu l'arrêter. Quand une femme est vieille et forte... Ça a toujours été comme ça !

MÈRE. — *Toi*, tu es vieux et faible !

PHIL. — (*tranquille, depuis son coin*) Arrête, ma mère.

MÀRSA. — (*inquiète*) Quelqu'un a parlé ?

ÀLEX. — Moi je n'ai rien dit. Personne n'a parlé, je ne vois personne.

MÀRSA *le regarde, perplexe. SÌLIA semble inquiète.*

SÌLIA. — (*à ÀLEX*) On peut s'en aller si tu veux.

MÈRE. — Ce n'est pas bien de se séparer. Nous sommes une famille très unie !

Silence.

MÈRE. — (*Elle lève brusquement les bras et frappe dans ses mains*) À bout portant. (*silence*) Je passe mon temps à chasser les mouches. Comme si je devais passer un test difficile, et si je réussis, je meurs. Eh bien, mourons ! (*Elle montre la nappe du bout de sa canne*) Laisse les trous là où ils sont. Tout ça m'a pris du temps, mais c'est la broderie qui

m'en a pris le plus. Et pendant tout ce temps je mentais. (*silence*) Je mentais même sans ouvrir la bouche. Au point qu'on dirait un mensonge là aussi, mais non (*elle rit*), c'est la vérité, cela ne me coûte pas de dire la vérité, *maintenant...*

SÌLIA. — Je ne pense pas que cela vaille la peine qu'on s'en occupe.

MÈRE. — (*en colère*) Vous avez mieux à faire ? Si ancien que soit le crime, l'assassin revient sur les lieux. Et que personne n'ose m'appeler « mère ». Je trouve ça complètement ridicule. Ni moi ni mes enfants n'avons jamais fait l'amour.

SÌLIA. — (*admiration, tout en épluchant une pistache*) Quelle femme terrible !

MÈRE. — D'accord ! (*silence*) J'étais une femme terrible, parce que je cachais en moi des choses terribles. Je soulevais un vase et personne ne savait où j'allais le poser, moi pas plus que les autres. « Moi non plus je ne savais pas » — c'est ça, une femme terrible. J'ouvrais la bouche, et les gens attendaient en tremblant ce que j'allais dire. (*elle rit, toute contente*) Hein ? C'est bien ce qui s'est passé, non ? Qu'en dites-vous, mes bons et dignes amis ? Sinon cette fête n'aurait aucun sens.

MÀRSA. — Il faudrait descendre jusqu'en enfer pour éviter ce froid glacial. La grâce de naître d'une mère. Sa chair tendre. Cette horreur qui, malgré sa mort, va grandir. (*silence*) La mère ne mourra jamais !

MÈRE. — (*à sa fille*) Vous vous trouvez donc de mon côté, mon cher enfant.

MÀRSA. — (*brusquement*) Mensonges !

MÈRE. — Mensonges ! Ça c'est vrai. Il méritait les mensonges, car il était riche quand il m'a épousée — aucun pauvre n'écoute jamais les mensonges — et je le haïssais pour ça aussi — de lui offrir ainsi un luxe qu'il ne méritait pas.

SÌLIA. — Il a creusé tout seul sa propre tombe.

MÈRE. — Oui, bien sûr. Il a épousé la meilleure des femmes. Pas la plus belle — la plus fidèle ! Je ne l'ai pas quitté, car je savais qu'il ne me quitterait pas. Si on y réfléchit, c'est lui-même qu'il a épousé.

ÀLEX. — (*imprévu*) Alors il a bien fait de mourir.

MÈRE. — (*ironique*) Qu'est-ce que tu racontes ? Le mariage, ça n'a rien de réel.

MÀRSA. — (*elle rit*) Et alors ? Un mariage est un mariage !

Silence. La MÈRE se lève difficilement. Elle lève sa canne comme pour frapper quelqu'un qui se trouverait près d'elle.

MÈRE. — Elle m'a rendue folle, cette vieille. Elle croit qu'elle est moi, et moi je crois que je suis elle. On est deux ! (*impatiente*) Sincèrement je n'ai pas idée. (*silence*) On se regarde l'une l'autre... (*silence, changement de ton*) On se regarde l'une l'autre. (*silence*) On porte des lunettes. On tient une canne. On la brandit l'une contre l'autre. (*elle agite la canne*) En avant ! (*Elle retombe dans son fauteuil. La canne lui tombe des mains.*

ÀLEX s'approche, la ramasse et la lui tend. Ils se regardent)

Silence.

MÀRSA. — Chaque fois qu'elle nous appelle et qu'elle met la nappe, je sais que nous allons souffrir le martyr. (*silence*) Les marguerites et les pommes de pin étaient ses motifs préférés. Des natures mortes.

MÈRE. — La nature est morte.

SÌLIA. — Elle est folle ! (*silence, changement de ton*) De toutes façons, ça n'a pas d'importance.

MÈRE. — (*la regardant de travers*) Qu'est-ce qui lui prend, à celle-là ? Elle radote.

ÀLEX. — (*à sa femme*) Ne dis rien. Elle est vieille.

MÈRE. — (*ironique*) Bel argument ! Tu devrais avoir honte d'avoir recours à la réalité comme argument. (*silence*) Pourquoi la jeunesse a le droit d'être mieux servie, je ne comprends pas. Parce que les jeunes mourront plus tard ? Et alors ? Ils mourront ! Parce qu'ils sont innocents ? Tu parles ! (*elle frappe le sol de sa canne*) Il faut en finir avec ces histoires. (*silence, elle baisse la voix*) Parce qu'ils sont beaux ? (*elle rit*) Tu parles ! Moi je suis belle. Moi j'ai vécu ! Moi je me suis maintenue en vie, non pas n'importe quelle vie, mais cette vie. Moi je la vis, même en ce moment je la vis. Qui d'entre vous la connaît, y en a-t-il un qui la connaisse ? Y en a-t-il un parmi vous qui a osé vivre, qui a ri devant la laideur ?

MÀRSA. — La laideur de sa propre vie ?

MÈRE. — C'est ça, la vie ! Le reste, c'est du pipeau. La vie, tu la reçois en pleine figure. Ce n'est pas un coup d'œil par ci, un coup d'œil par là, un peu de ceci un peu de cela.

ÀLEX. — Qui a vécu comme ça ?

MÈRE. — Toi. Moi, tout ce que j'avais à perdre, je l'ai perdu.

ÀLEX. — Moi, je n'ai pas vécu comme ça.

MÈRE. — Tiens donc !

Silence.

MÀRSA. — Je suis sa sœur. C'est comme ça que tout le monde me voit. La sœur du pendu. C'est comme ça. Plus que mon frère, c'est moi que les gens voient.

SÌLIA. — Et ça recommence.

MÈRE. — Bon début !

MÀRSA. — Parce que je suis une femme et pour eux c'est normal. Pour eux, ça ce n'était pas une vie, ils ont lu des histoires du même genre, et elles sont toutes pareilles. Qu'elle pensait à lui, et que sa vie à elle, dans un sens, était à distance. À quelle distance peut-elle être de nous, notre vie ? À quelle distance ?

MÈRE. — À l'autre bout.

Silence.

MÀRSA. — Quand on l'a trouvé, j'étais sortie. Le jardin était plein de mauvaises herbes, mauvaises on peut le dire, parce qu'il y a d'autres herbes qui ne font pas de mal. Tu prends la terre et tu sais ce qu'il faut virer, si tu veux que les autres plantes vivent.

SÌLIA. — Donc il s'agit d'un crime.

MÀRSA. — (*sèchement comme toujours*) Le jardin est à elle.

MÈRE. — Vous avez tous donné un coup de main.

MÀRSA. — N'importe quoi.

MÈRE. — (*agressive*) Alors ? Quelqu'un va parler ?

Elle plonge la main dans l'aquarium et en retire un poisson rouge mort. Elle le jette. Màrsa court le ramasser et l'emporte à la cuisine.

ÀLEX. — Il lui ressemblait, et elle s'était accrochée à cette image qui était son image.